

# CULTURE/



## A Calais, «le meilleur théâtre du monde» dans le viseur de la mairie

Friche artistique hors norme installée dans d'anciens abattoirs, aujourd'hui en conflit ouvert avec la municipalité de Natacha Bouchart, le Channel suscite l'attachement de nombreux habitants. Parmi eux, le metteur en scène Julien Gosselin, auteur d'«Extinction».

Par **ÈVE BEAUVALLET**  
Envoyée spéciale à Calais  
(Pas-de-Calais)

Vous imaginez un peu ? Vous êtes là, ça caille, c'est gris, c'est du béton, y'a rien pour manger un bout dans le quartier, et d'un coup vous tombez sur le Channel... Il faut se rendre sur place pour mesurer le pouvoir de séduction stratosphérique de ce genre de friche artistique sur les jeunes gens du coin. A ceux qui ne pourraient pas se rendre à Calais, secteur sud, le plus pauvre, le metteur en scène Julien Gosselin raconte son coup de foudre d'adolescent : on est au tournant des années 2000, il vit à Oye-Plage,

un bled à côté, et va au lycée du quartier des Cailloux. En face de son établissement, d'anciens abattoirs vacants ont récemment été transformés en une oasis de féerie steampunk, sorte de labo artistique et citoyen inventé sur mesure par des artistes venus répéter ici pour l'inauguration du tunnel sous la



Manche, et qui sont finalement restés avec l'accord de la mairie. Au pied des entrepôts, des guirlandes de lumières, des gens qui font du feu dans un vent de taré, un restaurant décoré comme un personnage de Jules Verne, une librairie bien dodue, une salle de spectacle aux bancs de bois sculpté et ferronneries saugrenues, un chapiteau,



Le Channel a été créé en 1994.  
PHOTO GWEN MINT

des canapés en libre accès avec petite cuisine partagée, des camions déchargeant un bordel onirique et des gosses du quartier qui viennent faire leur arbre de Noël. A l'instant où il y pose un pied, Julien Gosselin ne sait pas encore qu'il veut être artiste mais il sait immédiatement qu'il veut vivre là, dans ce hors-champ «trop beau» où tout est différent, où les gens ne boivent pas du Coca mais de la limonade aromatisée aux herbes, où les scènes devant soi ressemblent à des séquences de cinéma, où l'on découvre pour la première fois en France les dingeries de l'Italien Pippo Delbono, où se produit soudain le chanteur Dominique A: mélodies arrache cœur comme spécialement composées pour les plages du coin, claque de mélancolie en pleine face, serment d'amour à jamais. Ses parents l'inscrivent au code, Gosselin sèche pour aller au Channel. Il ferait tout, alors,

pour faire partie du décor: se mettre au bar à côté des artistes en faisant semblant de feuilleter la revue d'art contemporain ardue *Mouvement* à laquelle il ne comprend rien, s'inscrire à tous les stages, à tous les ateliers, pousser des pères Noël dans les rues pour la grande parade. «*Tout ce qu'on pouvait faire dans ce lieu, je l'ai fait*, dit-il aujourd'hui en balayant les lieux du regard. *Sans le Channel, j'aurais jamais fait de théâtre. Ça ne ressemble à nulle part ailleurs.*»

#### «RÈGLEMENTS DE COMPTE»

Comme autre part ailleurs pourtant, cet établissement culturel est aujourd'hui en conflit ouvert avec la municipalité (Natacha Bouchart, LR, affiliée à Emmanuel Macron) qui le frappe sévèrement au porte-monnaie. En dépit d'un accord entre les deux parties, signé en 2019 et âprement négocié, la ville diminue depuis quatre ans sa part de subvention fixée à 900 000 euros par an, contraignant les autres partenaires (région, département, état) à compenser comme ils peuvent. La situation a touché au paroxysme cette année: un premier versement a bien été honoré en 2023, mais les 350 000 euros restants sont aujourd'hui conditionnés à la refonte du projet. Sur quatre ans, la direction chiffre à 950 000 euros le manque à gagner. Et l'équipe en place, pour certains présents depuis sa conception, attend fébrilement le prochain conseil d'administration prévu samedi pour savoir à quel point l'âme du Channel sera soldée. Vus de loin, ces coups de canifs paraissent surprenants: contrairement à d'autres structures culturelles en proie à l'indifférence du public local, le Channel est épargné par les méchants soupçons d'«élitisme» sur lesquels surfent certaines collectivités pour fermer les robinets. Les Calaisiens tiennent majoritairement en haute estime cet espace qui semble si soucieux d'eux, aux confins de la création artistique et de l'action sociale. La pétition pour la poursuite du projet actuel et pour le respect de l'autonomie de la



Le dramaturge  
Julien Gosselin,  
PHOTO SIMON  
GOSSELIN

direction a été signée par près de 10 000 personnes. L'événement organisé le 6 mai avec l'artiste circassien Johann Le Guillerm a réuni 1 500 personnes.

«*Le rayonnement de ce lieu est international et, régionalement, il est incontournable: les Lillois sont prêts à faire une heure et demi de route pour venir ici*, insiste Hélène Desplanques, documentariste installée à Lille, passionnée par l'histoire culturelle du bassin minier. *Le temps fort Feux d'hiver* [qui a accueilli 50 000 personnes lors de sa dernière édition, ndr] avec les bals populaires, c'est extraordinaire: les gens font la queue dehors à 2 heures du matin, en extérieur, à peine 4 degrés, sous la pluie, mais la beauté du lieu les transfigure. T'as l'impression d'être dans un film.» Film dont la maire entendra donc récupérer le «final cut», sur la base d'un chantage que dénonçait entre autres Jean-Philippe Lannoy, conseiller municipal d'opposition (LFI) à Calais: labellisé «scène nationale» par le ministère de la Culture, le Channel a gagné en indépendance par rapport à un simple théâtre municipal et c'est cette «autonomie de projet et de gestion» que ne supporterait pas la maire, expliquait-il fin avril au *Figaro*. L'édile, qui n'a pas souhaité s'exprimer auprès de *Libération*, a développé ses griefs dans la presse locale: il y a d'une part un sérieux désaccord sur la politique tarifaire (au Channel c'est 7 euros pour tout le monde), d'autre part, n'est-il pas simplement temps que Francis Peduzzi, 67 ans, fondateur et directeur historique, prenne sa retraite après trente-cinq ans à la direction de cet établissement public? L'argument est

imparable. Seulement, Peduzzi n'est-il pas, par ailleurs, une grande figure de l'engagement populaire et porte-drapeau de la gauche dans une ville qui fut le théâtre d'affrontements politiques ardues? «*Cette affaire est un entrelacs de règlements de compte personnels et politiques*, note un acteur culturel de la région. *Derrrière, ce*

*qui se joue, c'est surtout un affrontement entre une vision libérale de la culture portée par la maire et une autre héritée de l'éducation populaire.*» Mais laissons là les «faux procès», prie la ville en conseil municipal début février, assurant ne pas vouloir se séparer de la scène nationale, juste de son directeur: «*Libre à vous de faire des amalgames*, répondait le cabinet à l'opposition, mais contrairement à ce que le directeur de la scène nationale tente de distiller dans les esprits, le Channel, ce n'est pas Francis Peduzzi et Francis Peduzzi, ce n'est pas le Channel.»

#### BÂTEAUX DE PÊCHE

Difficile, pourtant, de penser le Théâtre du Soleil sans Ariane Mnouchkine (qui a

publié une lettre en soutien début avril) ou le Théâtre du Radeau sans François Tanguy. Le Channel semble lui aussi indissociable de son concepteur, ancien éducateur spécialisé aux manettes de ce prototype inventé en 1994 à une époque où l'on parlait à peine de ces «friches artistiques industrielles» qui pullulaient alors en Europe du Nord et dont tous les «tiers-lieux» en vogue d'aujourd'hui récupèrent le modèle. Comme la Belle-de-mai à Marseille à sa façon, ou le Lieu unique à Nantes dans un autre style, le Channel a moins construit son identité sur la seule diffusion de spectacles que sur l'art de mixer différents usages, professionnels et amateurs, selon un principe moteur rare et un peu fou: la convivialité. Si la mairie *Suite page 26*

Un témoignage en 8D sans complaisance, à la fois drôle et humain, sur le quotidien des pensionnaires d'une résidence pour seniors.

Bienvenue dans la Résidence Autonomie !  
Cet établissement pour personnes âgées est l'ultime étape avant l'entrée en Ehpad. Envoyé par Pôle Emploi, Marc apprend les fondamentaux du métier : parler fort, mettre le frein du déambulateur... et surtout, gérer les relations avec les pensionnaires.

**Dans cet album... tout est vrai !**

**DARGAUD AU RAYON BANDE DESSINÉE**  
© Salch / Dargaud Benelux (Dargaud-Lombard S.A.) 2023

# CULTURE/

Suite de la page 25 obtient la tête de Peduzzi, qui garantira le legs de son esprit ? L'Etat fera bien front, n'est-ce pas, pour assurer la transmission ? Le ministère n'a pas répondu à nos sollicitations. Dans la région, une génération d'artistes s'est nourrie de cette énergie. C'est avec le Channel en mémoire (mais aussi la Maison des métaux période Philippe Mourrat) que la documentariste lilloise Hélène Desplanques répondait récemment à un appel à manifestation d'intérêt pour transformer une

ancienne usine près d'Hénin-Beaumont. Elle voulait y créer un espace pétaradant sur la culture ouvrière. Tout s'est effondré avec le Covid. De son côté, Julien Gosselin a longtemps travaillé lui aussi à l'invention d'un lieu culturel sur mesure, ouvert sur la mer sur le port industriel de Calais à côté des bateaux de pêche. L'outil devait accueillir en résidence une espèce en voie de disparition : les grands formats spectaculaires comme il les aime, façon Krystian Lupa ou Krzysztof Warlikowski –

un espace complémentaire au Channel, donc. Le président de la région Hauts-de-France, Xavier Bertrand, finançait le lancement mais d'autres partenaires devaient rentrer dans le jeu pour assurer les frais de fonctionnement. Côté ville, peu de désir. Côté Etat, la crainte de créer un précédent l'a emporté – le ministère a trop besoin de conserver ses artistes les plus éminents pour diriger son réseau de structures déjà existantes (les centres dramatiques et théâtres nationaux). «Rien d'incompréhensible ni de scandaleux, ça ne servait à rien de s'entêter», assure sereinement Gosselin.

hensible ni de scandaleux, ça ne servait à rien de s'entêter», assure sereinement Gosselin.

## ESPRIT FORAIN ET RESTAU GASTRO

Le projet fut finalement enterré, l'artiste est associé à la scène nationale voisine de Valenciennes mais c'est donc au Channel que le metteur en scène répète en ce moment sa nouvelle création, *Extinction*, programmée ce vendredi en ouverture du Printemps des comédiens (*lire ci-dessous*), et attendue dans le in du festival d'Avignon.

L'équipe de Peduzzi, explique-t-il, n'a jamais cessé de lui ouvrir chaleureusement les bras même si, dans cet antre où règne l'esprit forain, Gosselin et son prestige international incarnent aujourd'hui, à juste titre ou non, «l'institution». Quand il débarque avec son équipe d'une quarantaine de personnes, on leur file juste les clés «comme à la maison». En ce moment, ils déjeunent tous au bistrot du Channel, attendant au restaurant gastronomique tenu pendant quelque temps par l'ami de

Julien Gosselin, le chef Alexandre Gauthier (*la Grenouillère*, Montreuil-sur-Mer). Au bar, des ouvriers patientent pour payer l'addition, des chanteurs improvisent spontanément à côté d'eux un canon en attendant leur riz pilaf, des comédiens allemands de la Volksbühne se retournent et Eddy D'aranjo, dramaturge sur la pièce de Gosselin, traduit pour eux la scène avec un feu dans les yeux : «Here, this is the best theater of the world» (Ici, c'est le meilleur théâtre du monde). ◀



La pièce est composée de trois sets.  
PHOTO SIMON GOSSSELIN

## Espace en voie d'«Extinction»

**Du set electro à l'effondrement des civilisations, «Libé» a assisté aux répétitions à Calais de la nouvelle pièce de Gosselin, programmée ce vendredi au Printemps des comédiens.**

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont distingués, ces Viennois des années 1910, dans le faste de leurs costumes froufrounants, la magnificence de leurs meubles, la beauté de la langue d'Arthur Schnitzler, l'effervescence de leur art ! Bientôt, ils crèveront tous. Julien Gosselin ne sait pas

encore comment aura lieu ce crash civilisationnel, peut-être dans une sorte de danse tyrolienne, dit-il avec élan. En tout cas il s'agira de montrer, avec ce nouveau monument multimédia *Extinction*, que la fin d'un monde peut coïncider avec le point le plus pur et sophistiqué de la culture.

**Nihilisme.** Youpi ? Précisément : l'apocalypse totale donne à ce metteur en scène baudelairien un indéniable pep. Et ainsi poursuit-il un road trip aux confins du Mal entamé depuis une bonne dizaine d'années, chemin tortueux sur lequel il a croisé les semi-remorques de la littérature occidentale Michel Houellebecq, Roberto Bolaño ou

Don DeLillo, et admiré ceux qui jouaient avec le plus de paradoxes sur la glissière de sécurité philosophique. Début mai, sur le plateau de répétition où glissent les caméras, semble suinter la bile noire du *Melancholia* de Lars von Trier. Gosselin dévale, remonte, redévale les gradins de la grande halle du Channel à Calais, change de siège, multiplie les points de vue, peaufine ses orientations de jeu – «moins ch'ti, plus Elon Musk» – teste, échoue, recommence. Il cherche l'image parfaite du diable, ne la trouve pas. Il faut quelque chose de «plus étrange», de plus «dégueu», qui tranche davantage avec ce décor bourgeois au bord de l'effondrement. Une partie de

l'équipe d'acteurs, franco-allemande, patiente en veston et clope au bec. Il leur dit : «C'est une après-midi un peu frustrante, je sais. Mais on va vraiment échouer encore plusieurs fois, faites-moi confiance on finira par trouver la bonne version.» Dans la version idéale d'*Extinction* – peut-être celle que découvriront les spectateurs du Printemps des comédiens et du Festival d'Avignon – il y aurait donc trois tableaux. Le premier serait un set electro. Le second, un drame théâtral capté-monté en live qui représente une époque révolue et une forme d'art dépassée, le théâtre académique. Le troisième est un monologue lance-flammes signé Thomas Bernhard. Encore un bougon ambivalent comme il les aime, c'est vrai. Mais un bougon éruptif qui porte en lui, contre le nihilisme amorphe, et dans les glaviots vivifiants qu'il crache à la face du lecteur, la possibilité d'une île : celle de la colère comme puissance motrice. Le combat, voilà l'issue, peut-être.

**Zeste de beauté.** La trajectoire de la pièce, «si j'y arrive», poursuit Gosselin, ce serait celle d'une nouvelle ère qui observerait une civilisation éteinte. Il y avait déjà ce regard rétrospectif dans sa pièce *le Passé*. Et aussi dans l'ouverture des *Particules élémentaires*, ce roman de Michel Houellebecq qu'il a adapté en 2013 et tourné à l'international. «A l'époque, je trouvais intéressant de ramener au théâtre une littérature de droite minoritaire. Aujourd'hui, le discours est tellement banalisé que je ne le remonterai pas.» A la suite de la tournée des *Particules*, justement, plusieurs jeunes gens, notamment des femmes, souvent à l'étranger, ont signifié au metteur en scène qu'ils n'aimaient pas sa vision du monde, celle que Gosselin a nourrie pendant des années de lectures et visionnages des

Michael Haneke ou Bret Easton Ellis. Aujourd'hui, dans *Extinction*, c'est cette «tension» entre deux conceptions de l'art qu'il aimerait mettre en scène, celle d'une jeune génération combative versus la sienne il y a dix ans. Le texte radical de Thomas Bernhard sera craché sur scène par une jeune femme, et à cet endroit précis le genre et l'âge importent. Donc, il faut bien quatre heures trente de représentation. Silence. Julien Gosselin croit déceler une accusation de notre part : «Non, vraiment, moi aussi, je suis le premier à soupirer quand j'entre en salle et qu'on m'annonce une telle durée mais j'y arrive pas avec moins.» Il admire les petites formes futées, plus pauvres, minimales de l'Amicale de Production ou le théâtre povera d'un Gwénaél Morin avec trois bouts de cartons, «mais je suis incapable de faire ça et inversement sûrement». C'est ainsi, son imaginaire à lui s'allume devant les formes baroques et monumentales de Krystian Lupa et Krzysztof Warlikowski. Il sait que ce genre de grosse production multimédia expérimentale est une espèce en voie d'extinction en France, un monde voué à brûler sur l'autel d'une nouvelle réalité économique. Mais n'y a-t-il pas un zeste de beauté dans les combats perdus d'avance ? A propos de changement d'ère et de combat, on a bien fait, bifurque-t-il, d'assister à une répétition pile ici à Calais, dans la friche artistique de son adolescence : «Vous avez vu ce qui se passe en ce moment, entre la ville et le Channel ?»

ÈVE BEAUVALLET  
(à Calais)

**EXTINCTION**  
de JULIEN GOSSSELIN  
De vendredi à dimanche  
au Printemps des comédiens,  
Montpellier. Du 7 au 12 juillet  
au Festival d'Avignon in.